

## L'envol des âmes délivrées et couvées du regard d'une mère

Danielle Fournier

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14829ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, D. (1996). L'envol des âmes délivrées et couvées du regard d'une mère. *Moebius*, (69-70), 149–155.

DANIELLE FOURNIER

*L'envol des âmes délivrées et  
couvées du regard d'une mère*

«Cela ne fait qu'accentuer la conviction à laquelle Freud redonnera toute sa force, la conviction que le passé est conservé, qu'à partir de restes, de débris, de fragments, on peut le recomposer. Il est indestructible.»

J.-B. Pontalis in *La bêtise de l'inconscient*

«La destinée de chaque homme ne lui est personnelle que dans la mesure où il lui arrive de ressembler à ce que sa mémoire contenait déjà.»

Edouardo Malla, cité par Paul Bowles

**La scène impudique**

Le fil ni s'interrompt ni fonctionne tel un rébus illuminé çà et là. Pourtant, il faut bien oublier et jouer à faire semblant derrière l'obscurité des tissus de soie. Pourtant, il faut bien se souvenir des rives pour que l'histoire ne se perde pas dans les labyrinthes de ces ailes voilées de blanc et d'ocre. Je parle de Prague et de Saint-Pétersbourg, de Téhéran et des Terres saintes brisées par la mer Rouge. Je n'ai aucun nom devant la loi, et suis l'ombre d'une bête envahie des songes de la nuit émerveillée aux odeurs d'une autre époque. Seule, à l'intérieur, à hurler sauvagement ce qui ne peut être recommencé.

Je ne crois pas avoir rêvé. Du moins, pas pour l'essentiel. Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas, dans l'après-midi, maintes fois refait le récit de ce qui s'était passé. Du moins tel que je l'ai vécu. Tel que je l'ai vécu.

Peut-être vaudrait-il mieux faire semblant d'avoir tout oublié. Et alors, vivre dans la complicité. Mais la complexité d'un tel geste demeure et certaines émo-

tions inexprimées reviennent dans les cris de colère des enfants. N'ont de cesse les flots bleus d'un cœur posé sur la main, ces flots qui s'étalent devant mes yeux dans cette attente immémoriale.

À chaque fois, je cherche la phrase qui saurait expliquer l'indicible anthropologique de la pensée sous-développée, mais les mots qui accompagnent ma réflexion se trouvent assombris par les conquêtes. Sans cause à embrasser, sans peuple à défendre, je me demande ce qui me retient de nommer, du nom de toutes les métaphores, les mots vrais de la nécessité glacée devant une fenêtre ouverte sur l'infini, un enfant blond et brun entre les bras. Devant les vignes, devant les forêts. Devant les combats et autres vigies.

Ni déesse ni dieu, ni divine ni amours. Non. Rien de ça. Que la lente métamorphose des corps aériens au mitan de la pensée terrienne. Je vis entourée de cris, de larmes et de réconciliations de toutes sortes, à chaque fois semblables d'éloquence et de correspondance. À la lumière du jour s'offre la nuit et dans cette nuit, me parlent des jouissances qui ne peuvent être tenues à l'écart de la parole. L'isolement m'est si familier malgré l'usage de la parole collée à la peau. L'odeur qui persiste ressemble à celle d'un fruit trop mûr. Puis, tout est de couleur silence. Tout goûte l'horreur. Aucune figure de style : l'obscurité éclaire ce noir absolu d'où viendra la lumière rouge des femmes encore capables de donner quelque chose d'elles-mêmes à celui qui sait ne pas la tuer derrière les paravents amoureux. La beauté des choses reste invisible.

### **L'adhésion au monde**

À chaque fois que je vis ou revois cette scène : le téléphone sonne. Le frigo se remet en marche. Le lave-vaisselle s'arrête. La laveuse poursuit son cycle. La mousse roule sous les lits pas encore faits. Un carreau vient de se casser, puis un verre et une assiette. Je sursaute, on revient. Il me reste peu de temps pour me souvenir d'oublier cette trace, ce vertige et,

à bout, je me presse de ranger ces vêtements, les bols et le lait, de fermer une porte, de boucler une ceinture, d'assurer la serrure, de changer un chandail, de remettre un pantalon, d'éteindre un feu, de ramener un fuyard et de refermer la porte derrière moi après avoir jeté à la poubelle une lettre à moitié déchirée, trouvée par hasard derrière un fauteuil. Je sais qui l'a écrite et pour qui elle l'était. Je sais qu'elle ne m'est pas destinée car il s'agit de ces lettres d'amour brodées sur des vêtements destinés à être oubliés et par le fait même, refaits pour d'autres. Une cape bleu hiver d'infirmière pour orphelins et autres enfants abandonnés devenue cape d'entre-saison pour une petite fille au regard d'eau. Où est mon père ?

Quel est le nom de ces obscures représentations ? Quel champ occupent-elles ? Quelles langues parlent-elles ? J'écris un livre éteint entre les mains. J'écris la main et le regard, le pourtour de l'œil et l'escalier. Un ascenseur vide qui monte et descend. Je m'émerveille d'une poussée de croissance et du retour au passé qui éclaire ce qui s'étale devant. J'explore, interdite, la pensée démesurée de la souffrance et de la joie. Je suis le neutre rouge de l'univers inhabité. Décentrée. Désaffectée. Je suis ce signe.

Alors, je me suis trouvée désenchantée. Revenue à la vie sur le mode abrupt et vertigineux des couloirs en accent circonflexe. À refaire de nouveau le travail de la remembrance. J'ouvre je ferme je cours je poursuis je reviens et me retourne me tais puis ferme les yeux. Je ne dors pas. Comme eux, je suis occupée à me rappeler une enfance perdue dans les bras d'un adulte consentant.

Le cœur a peur de la violence qui ressemble à un couteau, un poignard dont je suis la lame et le fourreau. La langue ressemble à des noms maudits : je parle d'un lieu qui n'existe plus. D'un lieu dérobé au monde de la parole maudite, un monde qui ne ressemble à rien. À aucune langue et qui n'a de référence que sa déraison, sa limite, un lieu qu'on

ne quitte jamais du départ des corps. Cela, pour certains, semble aller de soi. Et aujourd'hui plus que jamais. Alors qu'il n'en est rien.

### **Les mains tendues**

Alors qu'il n'en est rien. Et que subsiste cette énigme nommée par d'autres mensonges. Alors qu'il n'en est rien et qu'éclatent de partout ces intérieurs, toujours dérangés et continuellement bousculés, ces intérieurs fébriles et vertigineux desquels la pensée advient aux mots fous de vérité.

Je sais qu'il est toujours indécent de revenir là, devant lui, ou elle, de revenir parler de cette crise qui ressemble tant à une turbulence que l'indulgence n'y peut plus tenir. Mais je ne voulais pas le savoir, que le sentir parce que c'est comme ça et que je suis ainsi désorganisée par cette scène d'une autre époque où des acteurs inconnus jouent un rôle qui ressemble étrangement au chaos de mes matins et de mes nuits, à la fraction de mes jours et à la décharge d'un silence intérieur.

Je ne croyais pas y arriver. Je ne voyais pas, de la route, cette terre étrangère, ni la lumière. Alors le grondement, les vagues de la pensée qui me mènent dans tous les sens. Je reconnais la peur, là, au coin, dans cette pièce publique close et désordonnée, je parle une langue qui ressemble à celle de mes ancêtres, une langue perdue dans sa douleur et dans sa hantise de taire ce qui souffre et fait si mal. Une langue pour dire la dureté du sol. Une langue foite qui hurle à la lune les noms de chienne et de salope. Une langue au goût de la terre mâchée dans la bouche. Une langue qui tente désespérément d'oublier le deuil impossible. J'aurai vu mes enfants naître dans des songes impossibles à raconter. Ils sont l'écrin de velours des caresses et autres mots d'amour quand on n'a plus que deux cœurs.

Je suis un pays à la langue double et qui ne parle de rien. Je suis ce pays sans patrie, sans nom propre mais aux noms d'ombres et de vents. Je suis

cette langue qui traverse les terres étrangères à la recherche de l'or des âmes hors du territoire chevillé à la parole vivante.

J'ai rompu avec les destins pour me trouver dans la circonférence du vide. Je ne connais pas la haine mais suis son chemin. Je suis sans combat. Je parle des cancers, des morts, des meurtres pour en rire. Je vois le viol, l'insurrection et l'intolérance. Je reconnais, à son cri, l'oiseau blessé par le chasseur et son arme. Je suis l'arbre et j'écris le mot arbre pour nous protéger, l'oiseau et moi, de la mort. J'écris le silence comme d'autres trouvent l'or et le plaisir. Je suis la colère de Dieu et me prends pour Kafka. Je suis Kafka, à Prague, une nuit, dans les bras d'une fille de joie qui le fait jouir sans même qu'il se soit attendu à jouir et sa sève sera tombée de lui tel un pétale dans l'encre. Je suis ce pétale éveillé par Kafka, amant des nuits rauques.

L'idée de l'exploration de sa bouche me plaît. L'innocente est toujours coupable de s'être rendue à la vérité de la loi. L'amour n'existe pas. Celui de Kafka excepté. C'est alors, et je ne crois pas avoir rêvé, que la porte s'est ouverte et que l'éternité m'est apparue comme l'infidélité suprême à la vie. L'âme demeure immortelle et va vers une parole à laquelle on ne s'attendait pas. Elle va dans tous les sens et s'ouvre à la beauté d'une larme rosée. Cela ne passe pas par l'abstraction. J'y ai fait mon nid d'un moment et m'y abandonne à corps perdu. De qui est-il question ? De quoi est-il question ? Qui parle dans ma bouche et me prend ma salive, ma langue, mes dents pour me laisser sans voix ? Qui arrive ainsi à me rejoindre sur les bords d'une mémoire conviée à l'oubli ? Cela ne passe pas. Cela ne monte pas. La foule gronde, rumine. Et elle poursuit son chemin, crève sa route vive et, audacieuse en moi, l'assemblée murmure puis hurle sans m'interrompre tous les mots interdits de passer afin qu'ils s'envolent depuis la voûte.

**Sa vie son ventre**

Ainsi les faits qui décrivent ne trouvent jamais de remplaçants. On associe la souffrance à la douleur alors que la souffrance réside en nous tragiquement et la douleur provient de nous dramatiquement. Je ne parlerai pas de ce plongeon au cœur du non-être. Je ne dirai rien et tairai tous les moments qui m'ont rendue mortelle afin de donner à cet instant son caractère de merveilleux. Dire serait encore taire quelque chose qui ne se pense pas, mais qui hante les frontières. C'est pourquoi je confirme ma présence absente à l'autre, ici, dans ce rai de lumière et j'ai vu l'éclipse qui m'aura fait recouvrer la vue.

J'aimerais ne pas me souvenir et oublier afin de refaire l'histoire sans que les mots m'échappent continuellement. «Qui est le temps ?» pose la question «qui suis-je ?». Un peu comme Nadja, j'aurai suivi, sans le savoir, ce chemin sinueux et sans corps d'une existence incommensurablement ouverte sur l'infiniment petit et paradoxalement, confinée en lui. Une pâte à modeler, un casse-tête, un jeu de dames, des promesses professées dans un ciel crevé de soleil.

J'ai vécu immobile la peur en terme générique dans un espace clos et renfermé. L'histoire de cette naissance ne m'appartient pas et ne me compte pas dans son ordre des vivants. Elle révèle quelque chose d'antérieur à la vie, quelque chose qui n'est pas de la mort. La blessure est rouverte et d'elle le pus, comme le sang, coule blanchâtre et verdâtre. L'odeur est inoubliable. Cette naissance n'est ni la mienne ni de moi. C'est celle d'une autre vie qui va seule vers l'impossible. Je la vois s'avancer, repliée en elle-même, couverte de son secret. Elle marche nulle part, les yeux tournés vers l'intérieur à écouter la voix de son âme brûlée vive par les feux des mensonges historiques que l'on se raconte, croyant se protéger d'un avenir encore plus sombre. Elle marche, mais ne se rend nulle part et comme dans un rêve, elle s'évanouit d'amour. Cette âme d'or ceinturée de blanc et d'ocre se rend à Prague revoir Kafka des rêves fous d'avant la tuberculose.

Depuis, la parole est sur la table, derrière les verres vides. Elle ne me fait pas peur. Je sais qu'elle m'habite sans volonté. La mémoire est là, insoumise à la loi écrite et dispersée aux quatre vents; elle est là, calme et dangereuse, silencieuse et bavarde. Elle reste là, collée à mon corps et à mon ombre. Elle vient à moi, me tend les bras et me ramène à elle, pacifiant ainsi son absence. Je reviens de ces vastes régions nommées néant où stagnent les tristesses infinies qui n'éprouvent aucun besoin de consolation.

Je n'ai plus peur d'elle et à la frôler, je m'aperçois que nous sommes semblables et des milliers à vivre ainsi dissoutes en elle, à vivre dans des lumières aux gestes de capture caractérisés par l'enlacement.

Je suis croyante et n'ai jamais renoncé à Dieu.

Je suis enfin vivante et désormais prête à raconter l'histoire des âmes douces et à crever les ciels lourds et ravageurs et à vous peupler à vous seuls de ma terre.